

Vers une phénoménologie de l'être-chez-soi

Carl F. Graumann
Psychologisches Institut
Universität Heidelberg
Hauptstrasse 47-51
D-Heidelberg
R F A

Résumé

La phénoménologie explicite et insiste sur la relation entretenue par des êtres corporels avec leur environnement social et matériel. Cette relation est envisagée comme rapport de réciprocité. Par le moyen de la perception, du jugement, du sentiment ou de l'évaluation, les individus et groupes sociaux expérimentent et agissent sur leur environnement concret (c'est-à-dire situé dans l'espace) qui, à son tour, exerce un impact sur ses habitants. Quelques modalités intentionnelles et accidentelles du rapport humain à l'environnement serviront de base de référence, en particulier la notion d'*être chez-soi*.

1. Utilité de la phénoménologie

Quiconque se réclame d'une démarche phénoménologique doit être prêt à définir ce qu'il entend par 'phénoménologie'. Ce terme comporte un nombre considérable et parfois quelque peu irritant d'acceptions allant de la "phénoménologie de l'esprit" de Hegel à l'analyse structurale de la perception et du comportement développée par Merleau-Ponty, en passant par la philosophie de la conscience de Husserl, en résumé une succession de positions philosophiques qui ne peuvent prétendre à une orientation unitaire. L'impression de diversité sémantique s'accroît encore à partir du moment où l'on prend en considération les branches des sciences sociales qui se réclament par leur problématique du concept "phénoménologique". En psychologie, cette tendance remonte au maître de Husserl, Franz Brentano, dont l'enseignement à Vienne vers 1880 portait sur la psychologie descriptive, également appelée "phénoménologie" tout court. Depuis lors, l'impact de la phénoménologie sur les sciences humaines a été plus souvent diversifié et sporadique qu'uniforme et cohérent, s'adaptant progressivement au contexte de chaque discipline (cf. Merleau-Ponty, 1951; Natanson, 1973; Spiegelberg, 1972).

L'histoire des relations entre la phénoménologie et les sciences humaines correspond à ce que la psychologie sociale désigne par "recours sélectif" (Festinger, 1957): chaque discipline en fait l'usage qui lui convient et cette forme de libre emprunt se poursuit encore (Graumann, 1983). Les adeptes purs de la phénoménologie (philosophique) ont parfois déploré cet usage éclectique sans reconnaître pour autant qu'une telle sélectivité fonctionne à double sens.

En observant les formes d'assistance que l'analyse phénoménologique a pu apporter aux sciences humaines, on s'aperçoit qu'elles sont de deux ordres (Graumann, 1983), à savoir qu'elles assurent d'une part une *fonction critique* par rapport à ses hypothèses ou pré-supposés, et que d'autre part elles ont une *mission descriptive*. En bref, on recourra à la notion de phénoménologie pour désigner à l'intérieur des sciences sociales la

description des relations du sujet à son univers, relations qui revêtent un caractère délibéré, dans la mesure où toute expérience personnelle s'attache à un objet propre et distinct, qu'il s'agisse d'un objet matériel, d'un événement ou encore d'une situation donnée. Tout ce qui m'entoure et dont je fais l'expérience est supposé avoir une existence propre, dans la réalité comme dans l'imaginaire ou la fiction. Par ailleurs, toute forme d'expérience s'ajoute en tant que corrélatif "noématique" à mon expérience propre (James, 1950, 225). Ainsi, contrairement à la psychologie qui s'intéresse traditionnellement aux expériences et comportements individuels, la phénoménologie se soucie davantage de la *situation* dans laquelle se trouve la personne ou le groupe.

Tout cadre architectural possédant une fonction déterminée (logement, bureau, école, service hospitalier) peut être reconnu comme un milieu au sens du terme *Umwelt*, c'est-à-dire un environnement assorti d'une mission spécifique qui revêt aux yeux de ses utilisateurs un ensemble de valeurs et de significations données. Le concept d'*Umwelt* désigne un lieu habité et attribué en propre à quelqu'un. La notion de comportement et d'action inclut invariablement celle de spatialité. Selon Lewin (1936) on peut assimiler un tel milieu à un espace dévolu à des parcours effectifs et virtuels.

Le corollaire de l'univers spatial est le *sujet corporel*, à propos duquel Merleau-Ponty (1945) a relevé le caractère incarné de la subjectivité humaine, concept appelé à varier considérablement en fonction de l'identité individuelle, le même lieu revêtant des valeurs distinctes suivant le point de vue de l'observateur. La faculté de faire l'expérience du monde selon différentes perspectives est ainsi imputable à notre identité corporelle (Graumann, 1960).

Aussi bien la nature corporelle des personnes que la structure spatiale de leur milieu doivent être saisies à travers leur *temporalité*. Les individus et les lieux qu'ils habitent sont pénétrés d'*histoire*. Toute forme de perception s'inscrit dans un cadre où le temps confronte les souvenirs du passé et l'anticipation du futur en des formes d'interaction qui ne s'explicitent que partiellement à notre entendement.

La finalité phénoménologique du rapport personne-univers est de plus caractérisée par la notion de *sociabilité* illustrée notamment par la connaissance que nous avons du passé à travers le témoignage de nos ancêtres. Nous avons coutume de nous situer dans un continuum formé par nos devanciers, contemporains et successeurs, dont nous faisons l'apprentissage à travers la médiation d'autrui principalement instrumentée par le langage (Schütz, 1962-66; Schütz & Luckmann, 1974).

Les quatre caractéristiques évoquées à propos d'une perspective phénoménologique appliquée aux sciences humaines (à savoir la spatialité de l'environnement humain, la nature corporelle du sujet habitant, les données historiques et sociales des situations dans lesquelles sont plongés les individus) ont été mises en évidence et étudiées pour la première fois par l'école de psychologie phénoménologique d'Utrecht (Buytendijk, Langeveld, Linschoten, van den Berg) qui s'est fortement inspirée de la phénoménologie de Husserl, Sartre et Merleau-Ponty. La notion centrale de "dialectique humaine" identifiée par Merleau-Ponty (1960) fait appel aux activités et à leur support matériel qui constitue le "milieu propre de l'homme" (1960, 175), appelé à être constamment modifié à l'intérieur de structures au moyen desquelles nous transcendons notre situation du moment et où nous nous trouvons également emprisonnés (1960, 190). Les choses qui nous entourent ont une existence propre, qui nous affecte et nous demeure par ailleurs partiellement inaccessible. La phénoménologie moderne reconnaît l'importance essentielle de la notion ambivalente d'être situé dans l'espace.

Je ne retiendrai pour l'instant que l'utilité de cette conception-là de la phénoménologie pour l'écologie humaine, en m'efforçant de me concentrer sur la structure conceptuelle de l'être-chez-soi.

2. Vers une phénoménologie de l'être-chez-soi

La petite phrase "Je me sens chez moi ici", du reste rarement prononcée dans sa propre maison, mais plutôt chez autrui, indique la faculté de se sentir réellement soi quelque part. La fait de se sentir chez soi, d'être à l'aise et d'être véritablement soi sont pratiquement des synonymes qui reflètent la relation fondamentale de l'individu au monde extérieur. Abordons donc le fait de se trouver chez soi en fonction des notions de spatialité intentionnelle et de corporalité propre au sujet situé dans l'espace.

2.1. L'encadrement de la retraite chez soi

Se trouver chez soi n'est pas seulement un état mais aussi l'une des nombreuses modalités de l'existence qui s'exprime par les verbes 'wohnen', 'dwelling', 'habiter', notions qui ont prêté à l'examen des différences sémantiques entre l'allemand, l'anglais et le français, dont Heidegger (1971) et Merleau-Ponty (1945) ont fourni des commentaires (voir à ce sujet Kruse, 1974).

En nous concentrant sur la spatialité du chez-soi, nous conviendrons que ce dernier correspond au lieu, où je *demeure*, de manière durable ou tout au moins pour un certain temps, à une résidence qui n'implique pas nécessairement une présence permanente mais en revanche une certaine manière d'être. Je dispose d'un emplacement, maison, logis ou chambre où je vis, ce qui ne sous-entend pas bien sûr que je cesse de vivre au moment où je suis absent de chez moi. A la maison, à l'endroit où je vis, j'*habite*, je constitue mon chez-moi, que ce soit une maison construite par mes soins ou un appartement que j'ai aménagé. Dans la maison de mes parents, il peut s'agir simplement de quelques objets réunis et appropriés, parfois cachés à la vue d'autrui (Langeveld, 1954), qui vont renforcer mon assurance d'être bien chez moi. En conséquence, vivre ou habiter en un lieu donné signifie bien s'entourer d'un "univers d'objets" (Graumann, 1974) qui revêtent des significations précises pour nous et ceux à qui nous les montrons (Csikszentmihalyi & Rochberg-Halton, 1981). Ces mêmes objets requièrent notre attention. Nous les possédons et à la limite nous sommes possédés par eux (Graumann, 1987). La relation dialectique et ambivalente au monde matériel est évidente dans la mesure où notre cadre de vie et les objets qui nous environnent élargissent et restreignent à la fois notre potentiel.

Au-delà de ces définitions, être chez soi a cette connotation d'abri entre quatre murs, en un lieu où l'on peut faire ce que l'on veut et échapper à toute forme d'agression de notre *privacités*. Les murs, portes, rideaux, etc., ont la fonction de protéger le chez-soi où nous disposons de plusieurs types d'intérieurs en fonction de leur caractère d'intimité (Kruse, 1980). L'entourage des murs nous protège du monde extérieur et d'autrui, nous assurant une certaine forme d'enfermement.

L'existence du chez-soi est renforcée par la présence des pièces et des objets, perspective complexe qui ne peut être abordée ici en détail, mais dont on se souviendra que la spatialité du chez-soi constitue une facette de la relation délibérée qui s'établit entre l'individu et le monde qui l'entoure.

Ceci signifie que chaque lieu et chaque objet doivent être pris en considération sous l'angle de leur *fonctionnalité* à l'égard des personnes concernées. Il peut notamment s'agir du rôle de représentation ou d'identification joué par rapport au détenteur (James, 1950), sans oublier les significations sociales que chambres et objets prennent pour leurs familiers, comme par exemple la table familiale ou la salle commune où les hôtes sont reçus. Les valeurs assignées aux pièces et aux objets familiers tendent à se constituer comme des parties intégrantes et indissociables d'eux-mêmes.

La dernière propriété de la spatialité du chez-soi à mentionner ici serait la *localisation*, à savoir sa position relative par rapport au monde extérieur. L'homme moderne peut passer davantage de temps dans son lieu de travail ou en déplacements qu'à la maison, mais le chez-soi est par définition l'endroit d'où l'on part et où l'on retourne, par conséquent le centre ou la *base* des activités. Pour des personnes habitant loin de leur lieu de travail, l'habitation se réduit à un repas familial par jour, au spectacle de la télévision et à une nuit de sommeil. Mais même dans ces conditions-là, où le chez-soi n'est plus guère qu'un dortoir, le lit peut revêtir une importance capitale qui justifie un retour régulier à la même adresse.

En bref, si nous envisageons dans une perspective phénoménologique le lieu où nous habitons comme une partie essentielle de notre univers, chaque aspect matériel ou spatial du chez-soi témoigne en faveur de la présence de l'habitant. Chaque détail à explorer y reflète l'espace vécu ou habité.

2.2 *Le soi incarné entre ses murs*

En nous fondant sur la réciprocité du rapport entre l'individu et son milieu de vie, il importe de nous pencher maintenant sur la nature corporelle de l'habitant, conformément à une optique phénoménologique qui veut que l'identité individuelle ne se limite pas à l'être spirituel mais se préoccupe aussi des choses et lieux qui font partie de la personne (James, 1950). L'identité est aussi une identité qui a rapport au lieu (Proshansky et al., 1983). Ce que je considère comme faisant partie de moi transcende mon corps au point de me permettre l'appropriation matérielle, notamment celle de l'endroit où je me sens chez moi. L'écologie domestique a conduit à considérer la maison comme un symbole de soi (Cooper, 1976), affirmation qui surprend dans un monde dominé par l'habitation à grande échelle dans des appartements.

La perspective phénoménologique nous intéresse particulièrement par les divers modes corporels d'occupation de l'espace domestique. Si, en disant que "je suis à l'aise ici", j'exprime que "j'y suis aussi moi-même", alors cette aisance signifie un *affranchissement* des contraintes sociales de la vie quotidienne. Des activités liées au corps nous assurent un sentiment de liberté, en particulier des vêtements ou chaussures confortables que nous enfions pour nous sentir bien, des meubles où nous relaxer, un disque favori, un programme radiophonique ou encore une lecture, en résumé l'impression d'une liberté de choix qui va de pair avec une manière d'habiter ou de communiquer avec autrui et qui tranche par rapport à la vie professionnelle.

Mais gardons-nous d'idéaliser. L'ameublement, l'appartement, la maison et le jardin sont des objets de préoccupation, qui demandent un entretien constant et une certaine vigilance. L'appropriation matérielle ne se limite pas à l'acquisition des biens, mais implique un effort d'*entretien*, par conséquent de *travail*, la plupart du temps physique. Être chez soi veut donc dire être actif. Bien que cette occupation coûte des efforts, ceux-ci diffèrent de ceux qu'il faut consentir pour gagner sa vie. Les travaux de

jardinage peuvent procurer une satisfaction supérieure aux activités professionnelles. Il est normal de se consacrer à ces tâches domestiques, qui prennent une importance toute particulière pour les personnes qui passent leur vie chez elles et n'ont pas de vie professionnelle. Par tradition, la femme s'est trouvée investie des occupations ménagères et de l'éducation des enfants, circonstances qui exigent la répétition journalière des gestes et travaux domestiques. Même si la maîtresse de maison reçoit quelque assistance au cours de ces tâches, il n'en reste pas moins qu'elle est victime de la monotonie de ce travail avec toutefois quelques satisfactions domestiques en guise de compensation.

Être à la maison s'oppose à être au travail, mais ne dispense pas de toute activité. Quel que soit l'agrément de la vie chez soi, il ne dispense pas de missions à accomplir, qui à leur tour restreignent la liberté individuelle. Le chez-soi vu sous un angle phénoménologique, est un exemple de dialectique entre les situations opposées de *potentialité* et de *contrainte*.

Nous n'avons fait qu'effleurer la différence de perspectives entre l'homme et la femme par rapport au logis où ils cohabitent. L'analyse de la présence effective à la maison peut révéler un spectre d'activités domestiques réparties selon les sexes, et qui sont plus ou moins bien acceptées. Le logis qui favorise par excellence l'émergence de conflits domestiques entre partenaires doit encore s'accommoder de la présence de petits enfants qui considèrent leur cadre de vie à leur mesure, avec des difficultés pratiques comme d'être assez grand pour atteindre le loquet de la porte. Nous pourrions multiplier les exemples en faisant valoir le rapport que d'autres catégories sociales comme les personnes âgées ou les infirmes entretiennent avec leur chez-soi, à travers des attitudes corporelles et des comportements spécifiques influencés par les dispositions de leur logis.

Je me suis borné à illustrer la description du rapport entre le chez-soi en tant que milieu spatial et l'habitant. Il n'y a pas d'analyse phénoménologique digne de ce nom qui ne se préoccupe également de la visée sociale et historique d'une telle relation. Il suffit pour rappeler l'importance de telles perspectives d'évoquer la signification variable que peut prendre le fait d'être chez soi pour un célibataire, un jeune couple, une famille ou une communauté d'habitants, notamment dans leurs rapports avec propriétaires, voisins ou autres locataires. Il y est question de réseau d'attaches qui relie le logis à tout ce qui en fait aussi partie mais dans un cadre plus large, à l'échelle du voisinage. Notre compréhension de l'être-chez-soi revêt une importance équivalente à travers l'évocation de l'histoire des lieux vécus, de l'enfance à l'âge mûr, et des objets ayant pris au cours de la vie une signification particulière.

Il s'agit là de quelques-uns des traits distinctifs qui devraient faire partie d'une analyse de l'être-chez-soi, analyse qui, à ma connaissance, reste encore à entreprendre.

BIBLIOGRAPHIE

- BOLLNOW, O.F. (1971), *Mensch und Raum*, 2nd ed. (Kohlhammer, Stuttgart).
- COOPER, C. (1976), *The House as Symbol of the Self*, in: H.M. Proshansky, W.H. Ittelson & L.G. Rivlin (eds.), *Environmental Psychology* (2nd ed.), 435-448 (Holt, Rinehart & Winston, New York).
- CSIKSZENTMIHALYI, M. & ROCHBERG-HALTON, E. (1981), "The Meaning of Things: Domestic Symbols and the Self" (Cambridge University Press, Cambridge).

- DOVEY, K. (1985), Home and Homelessness, in: I. Altman & C.M. Werner (eds.), *Home Environments* (Plenum, New York).
- FESTINGER, L. (1957), "A Theory of Cognitive Dissonance" (Stanford University Press, Stanford).
- GRAUMANN, C.F. (1974), Psychology and the World of Things. *Journal of Phenomenological Psychology*, 4, 389-404.
- GRAUMANN, C.F. (1983), Phenomenology in Psychology, in: R. Harré & R. Lamb (eds.), *The Encyclopedic Dictionary of Psychology* (Basil Blackwell, Oxford).
- GRAUMANN, C.F. (1987), Haben und Habenwollen, in: E.J. Lampe (ed.), *Persönlichkeit, Familie, Eigentum* (Westdeutscher Verlag, Opladen), 274-289.
- GRAUMANN, C.F. (1988), Phenomenological Analysis and Experimental Methodology in Psychology - The Problem of their Compatibility, *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 18, 33-50.
- HEIDEGGER M. (1971), Building, Dwelling, Thinking, in: *Thinking, Poetry, Language, Thought* (Harper & Row, New York).
- JAMES, W. (1950), "The Principles of Psychology, Vol. I", (Dover Publications, New York).
- KRUSE, L. (1974), "Räumliche Umwelt" (de Gruyter, Berlin).
- KRUSE, L. (1980), "Privatheit als Problem und Gegenstand der Psychologie" (Huber, Bern).
- LANGEVELD, M.J. (1954), L'endroit secret de la vie de l'enfant, *Situation*, 1, 124-146.
- LEWIN, K. (1936), "Principles of Topological Psychology" (McGraw-Hill, New York).
- LINSCHOTEN, J. (1953), Nawoord, in : J.H. van den Berg & J. Linschoten (eds.), *Persoon en Wereld. Bijdragen tot de Phaenomenologische Psychologie* (Bijleveld, Utrecht).
- MACLEOD, R.B. (1974), The Phenomenological Approach to Social Psychology, *Psychological Review*, 54, 193-210.
- MERLEAU-PONTY, M. (1960⁴), "La structure du comportement" (Presses Universitaires de France, Paris).
- MERLEAU-PONTY, M. (1945), "Phénoménologie de la Perception" (Gallimard, Paris).
- MERLEAU-PONTY, M. (1951), "Les Sciences de l'Homme et la Phénoménologie" (C.D.U., Paris).
- NATANSON, M. (1973) (ed.), "Phenomenology and the Social Sciences", 2 vols. (Northwestern University Press, Evanston, Ill.).
- PROSHANSKY, H.M., FABIAN, A.K. & KAMINOFF, R. (1983), Place-Identity: Physical World Socialization of the Self, *Journal of Environmental Psychology*, 3, 57-83.
- SCHÜTZ, A. (1962-66), *Collected Papers*, 3 vols. (Nijhoff, The Hague).
- SCHÜTZ, A. & LUCKMANN, T. (1974), "The Structures of the Life-World" (Heinemann, London).
- SPIEGELBERG, H. (1972), "Phenomenology in Psychology and Psychiatry: A Historical Introduction" (Northwestern University Press, Evanston, Ill.).
- VAN DEN BERG, J.H. (1955), *The Phenomenological Approach to Psychiatry* (Thomas, Springfield, Ill.).

Towards a Phenomenology of Being at Home

Carl F. Graumann
Psychologisches Institut
Universität Heidelberg
Hauptstr. 47-51
Fed. Rep. of Germany

Summary

Phenomenology emphasizes and explicates the intentional relationship between bodily subjects and their material and social environment. This relationship is conceived of as reciprocal. Individuals (as well as groups) experience (perceive, judge, feel, evaluate) and act upon their concrete, i.e., situated environment which, in turn, has its impact on its inhabitants. Some of the modalities of both the environment as intended and as happening ('unintentionally') will be demonstrated and discussed with respect to *living at home*.

1. The use and usefulness of phenomenology

Whoever claims to make use of a phenomenological approach must be prepared to answer the question of what he means by "phenomenology". The term has a considerable and irritating range of meanings or usages: From Hegel's "Phenomenology of the Spirit" through Husserl's philosophy of consciousness, to Merleau-Ponty's structural analysis of perception and behaviour, we encounter a series of schools of philosophical thought which do not easily pass as unitary. The impression of diversity under a common name is enhanced if we look into those social or human sciences which partly, i.e. for some of their ways of problem-solving, have adopted the term "phenomenological". For psychology this goes back to Husserl's teacher, Franz Brentano, whose Viennese lectures on descriptive psychology in the eighties were also presented as "phenomenology". Since then the impact of phenomenology on the various human sciences has been varied rather than uniform, sporadic rather than continuous, waxing and waning, certainly different for each discipline (cf. Merleau-Ponty, 1951; Natanson, 1973; Spiegelberg, 1972).

The history of the relationship between phenomenology and the human sciences is what a social psychologist would call "selective exposure" (Festinger, 1957): Each discipline took and utilized what suited its present purposes best, and this selective give-and-take is still going on (Graumann, 1983). Understandably, purists of (philosophical) phenomenology have every now and then complained of this selective usage, but they tend to overlook that this selectivity has always worked both ways.

For the human scientist, 'purity of faith' is not a major issue; we are interested in the function a phenomenological approach may have for the solution of our problems. Hence, it is important to realize and to state which function or aspect of phenomenological analysis we are interested in. With respect to the human sciences we may dis-

tinguish between several major functions that have proven useful to the study of human experience and behaviour (Graumann, 1983). Of these I shall briefly address two: the critical and the descriptive function.

(a) Phenomenology has always been considered a *critical* science by both its protagonists and its "users". Critique is meant here as the rigorous examination of one's own assumptions and presuppositions. Whether the "deliberate suspension of all implicit and explicit assumptions" is possible as one of the "users" demanded (McLeod, 1974, 194) or can only be approximated is less important than the awareness of one's presuppositions as a necessary step toward suspension. The major thrust of the critical activity is directed against intellectual and verbal habits in which we have learned (almost been conditioned) to approach and to grasp things, i.e., without further reflection.

(b) The methodological postulate since Husserl has been to be guided by "the things themselves" which leads us to the *descriptive* function of a phenomenological approach. Description, however, has to be specified as intentional description which accounts for the meaning that things, people and behaviour have for a given person or group. Phenomenologically, the experience of reality is the experience of meanings. For Schütz (1962-66) the life-world is a universe of significations. Its interpretation by those who inhabit it must be accounted for by the social scientist who interprets or reconstructs everyday experience and behaviour.

Briefly stated, we shall use the term phenomenology within a social science context for the *intentional description of the person-world relationship*. When we characterize this elementary relationship by intentionality we mean that any human experience or action refers the experiencing/acting person to something (object, event, or state of affairs) which is meant to be distinct from the experience or action.

The tree that I see, the melody that I hear, the armchair I sit in, the face I remember as well as the square root that I extract of a number or the law of distributive justice that I recognize in social exchange - they are all intended as having an existence of their own, real, imaginary or ideal. On the other hand, whatever I experience is also the ("noematic") correlate of *my* experience; each consciousness is a personal consciousness (James, 1950, 225).

The methodological consequences of this intentional person-world interrelationship should be evident. Whoever is interested in an individual experience must try to discover and describe the individual's world as far as it is seen, heard, remembered, thought of, acted upon, etc. by the individual in question. Whereas psychology traditionally focusses on the individual in his or her experience and behaviour, the emphasis suggested by the adoption of a phenomenological attitude is on a person's or a group's *situation*. Conversely, whoever is interested in different environments, such as the home, the office, a school or a hospital ward, must conceive of these settings as *Umwelten*, i.e., intentional environments which have meanings and values (valences) for those who inhabit them as "situated persons" (Linschoten, 1953, 246) and which bear reference to the actual or potential behaviours of such inhabitants. Whenever we speak phenomenologically of *Umwelt*, we refer to somebody's *inhabited place*; if we speak of behaviour or action we include its spatiality as an essential feature of any human activity. All activity, physical or mental, may rightly be conceptualized as locomotion (Lewin, 1936); *Umwelten* are fields of real and potential locomotion.

The correlate of a spatial *Umwelt* is the *bodily subject* or the embodied self. It was mainly Merleau-Ponty (1945) who emphasized and elaborated the bodily nature of

human subjectivity. For the human sciences, this 'rediscovery' of the embodiment or incarnation of a person's identity has become of the greatest importance since whether a person perceives or acts, his or her world is encountered only within

"the modalities, potentialities and limits of the body, different for a child, for the aged, for a highly trained or for a disabled person, for a woman or a man, the slim or the stout, etc. One and the same setting will be quite different *Umwelten* for any of these. The fact that we experience the world from points of view, i.e., in perspectives, we owe to our bodily identity" (Graumann, 1960).

Both the bodily nature of persons and the spatial structure of their *Umwelten* must be seen in their *temporality*. Persons have their age, groups and nations have their *history*. So have the things they are surrounded with, the territories they inhabit. Intentional correlates of any modality may be present as perceived, past as remembered, future as expected, but whatever we experience as being there now, carries its own temporality, impressing us as having been there before we looked and still being there when we close our eyes or turn away. Both our own memories and anticipations and the past and future of the things and persons around us enter into an interaction that is only partly transparent to our present awareness; partly it remains opaque even for our intense investigations.

One final phenomenological perspective on the intentional person-world relationship refers to its *sociality*. Very often we, as individuals, do not remember the past of persons and things, nor even our early past, but we know about this past from our elders and from what has been documented by those before us. We experience ourselves as members of a series of predecessors, contemporaries and successors (Schütz, 1962-66; Schütz & Luckmann, 1974), being born into a world of people and things that we learn to name and to cope with by the mediation of others. Language here is the most powerful, socially mediated tool of appropriation.

These four emphases of a phenomenological approach in the human science, viz., on the spatiality of the human environment, the correlative bodily nature of the inhabiting subject, the historical and social character of the human situation, were first explicitly stated and partially elaborated in the Utrecht School of Phenomenological Psychology (Buytendijk, Langeveld, Linschoten, van den Berg) which, in turn, leaned heavily on the phenomenology of the late Husserl and on the phenomenology of Sartre and, mainly, Merleau-Ponty. Its key-concept was the situation or person's being situated which, according to Merleau-Ponty (1967) is characterized by the "human dialectic". Human activity, whose prototype is working, brings forth a world of things, i.e., the "proper milieu of man" (1967, 162), which, in turn, motivates new kinds of activity, in which we accept, modify, reject, or surpass the structures brought forth - structures which may help us to transcend our present situation, but in which we may also find ourselves imprisoned (1967, 176). Things, even though they may be our own products, have an existence and opacity of their own and will affect us, happen to us like natural and unpredictable events. This ambivalence of being situated is an essential feature of the human condition as it has been elaborated in modern phenomenology.

For the present purpose I want to maintain the usefulness of this conception of phenomenology for a social ecological human science. I shall try to demonstrate this usefulness by focussing on the intentional structure of being at home.

2. Towards a phenomenology of being at home

What we have introduced as the intrinsic intentional interrelationship between person and world becomes evident when we inquire into the meaning of the simple sentence "I feel at home here". Rarely spoken at one's own home, where such feeling might be self-evident, but at some other place where we feel at ease, the sentence impresses us as synonymous with "Here I can be myself". If feeling at home, feeling at ease, and being able to be oneself may be used quasi synonymously, we are directly confronted with a prototypical case of the basic person-world relationship. We consider the intentional structure of the situation-at-home along the lines of the preceding paragraph, emphasizing the spatiality of the intentional environment and the embodiment of the situated person.

2.1. *The Umwelt of being at home*

We first articulated the spatiality of whereness of the situation at home. What kind of a space or place do we refer to when we say we are or we feel at home? The question itself implies a methodological caveat: Phenomenologically, no reference to a place, be it a house, a home, or a town, should be made irrespective of its inhabitant(s). Therefore, "being at home" is the more appropriate topic than "home" if we understand being not only as a state but as any of the many modalities of existing which altogether make up what in different languages is called "*wohnen*", "*dwelling*", "*habiter*". While a lot has been written and argued about the differences between the German, English, French etc. words for being at home, about Heidegger's (1971) interpretation of "*wohnen*" and Merleau-Ponty's (1945) conception of "*habiter*" (for a comparative discussion see Kruse, 1974), I shall here concentrate on some essential features of dwelling with respect to the spatiality of the place called home.

Home is the place where I *stay* or continue to be, at least for a given time. Staying means having one's residence which is not permanent presence but accessibility. If I tell you where I stay or live, you know where, in principle, to reach me. I may not be "in", though. But there is a fixed place, house, apartment or room in which I live. "Live" is used here in a special sense of the word. Of course, I also live when I am away from home as long as I am alive. But at home, as "the place where I live" I *dwell* , I "make my home". I may have built the house or merely furnished the apartment. Growing up in my parent's house it may even be only a few cherished things that I call mine and have gathered around me or even hidden from others (Langeveld, 1954). Such things and activities will help to make a place my place, to appropriate it, to feel at home there. Hence, what we call living or dwelling in a place is largely living with things, in a "world of things" (Graumann, 1974) which, as pieces of furniture, objects of art, toys, utensils, etc., may have many meanings for us and for those whom we present them (Csikszentmihalyi & Rochberg-Halton, 1981). As objects acquired by us or trusted with, they demand our attention and care. We may own them, but in limits we may also be possessed by these things (Graumann, 1987). In the intentional relationship of having objects the dialectics and the ambivalence of being situated is evident: The place and the things that we have both enhance and limit our potential.

This dialectic relationship is not restricted to the possession of things. Being at home, in general, has this dual character: "Within one's own four walls", as a common figure of speech says, we are free to behave as we wish to do when we know our-

selves protected from any intrusion of our *privacy*. It is the walls, the doors, the curtains, etc., that protect us against the outer world while we are inside. Being at home in many languages has this meaning of being inside, with all the freedom that is made possible by being walled off against the outside. Even inside our own home we have and maintain more exclusive insides, spaces of increased privacy and intimacy (Kruse, 1980). But each additional wall or other separation between person and world, between us and others, not only keeps the world and the others outside, it keeps us inside. Walling off in inevitably walling in.

Being at home is spatially articulated by rooms and objects. So far I have only indicated that they serve different purposes. This cannot be treated here in any detail. We should, however, remember that the spatiality of being at home is conceived of here as a feature of the intentional person-world relationship. That means that each object and place have to be considered in their *functionality* for the person(s) involved. This may be, besides the common utility of things, the degree to which they are expressive of their owner, e.g., as parts of a person's material self (James, 1950), their identificatory function, if they serve a person's identity, their representative function if they serve impression management, and last but not least, the social function that rooms and objects have for those living together such as the dinner-table around which the family gathers, the parlour in which guests are entertained, etc. Altogether the various functional meanings rooms and domestic objects acquire for different dwellers, once they have been established, tend to become part and parcel of the things themselves.

One final characteristic of the spatiality of being at home is its *locality* by which I mean its position with regard to the surrounding world in which we also move. Maybe that modern men and women spend more time professionally in offices, factories, or travelling than at home. But what they call their home is, as a rule, the place they start from and to which they return. As such a person's home is the center or *base* of his or her activities. It may be true that for people "living" at a large distance from their place of work being at home or dwelling is reduced to having a meal with their family, watching TV and sleeping. But even if one's home is not much more than a sleeping place, a person's bed is certainly a distinguished place to which to return he or she takes the daily trouble of commuting.

To sum up: If we, in a phenomenological orientation, consider the home we live at, as a distinguished part of our intentional environment, each material or spatial aspect of "home" must reflect the person or persons dwelling in it. In each detail that we might care to investigate we will have to describe space as lived space, i.e., inhabited space.

2.2. *The embodied self at home*

If we take the reciprocity of the person-environment relationship seriously, whatever we have stated about the home environment must be reflected by its inhabitant, the dweller. And to the degree that we have emphasized the spatial character of a person's home we must now reciprocally address the bodily nature of the inhabitant. The reason why we speak of the *embodied self* rather than the person comes from the phenomenologically correct and psychologically very old insight that a person's identity is not restricted to his or her spiritual self or inner character but includes all things and places a person considers his or her own (James, 1950); identity is also place-iden-

tity (Proshansky et al., 1983). What I consider to be myself transcends my body to the extent I feel able and willing to appropriate things. A most distinctive area of appropriation is where I am at home. For some students of ecology (originally the study of the "house"), the house is a symbol of the self (Cooper, 1976), a hardly tenable contention in view of the extent of multi-family housing in high-rise apartment buildings.

What we are interested in from a phenomenological perspective is the many ways in which we bodily inhabit the things and spaces of our home environment. If I feel I can use the statement "I feel at home here" interchangeably with "I can be myself here", then this being at ease means *freedom* from the restrictions, the formalities and the conformities of public, social life. A great deal of this freedom is realized in bodily activities: The casual clothes, comfortable slippers that we exchange for the more formal, may be elegant, but uncomfortable outfit; the easy-chair or couch that replaces the seat behind the desk or the wheel; the favourite record, tape or radio program I listen to, the magazine or novel I pick up for reading, the freedom to look at this or listen to that or doing nothing at all is one way of dwelling which usually goes together with a way of communicating with others very much differently from the more formal and functional contacts of our professional lives.

But we must not idealize. The furniture, the apartment, the house, the garden are also matters of our concern. The iron has a loose connexion, the wall needs papering, the roof repairing, the flower-bed weeding. Appropriation is more than acquisition, it is *maintenance* which, as a rule, means *work*, mostly of the physical kind. Being at home is, for many hours and days, caring for and taking care of it. Although a lot of this caring is work, as manual labour for oneself, for the family, it is different in kind and motivation from what we are obliged to do "for our living". We may really toil at the basement or the garden and end up hurt and stiff, the satisfaction that we draw from such homework may be much more rewarding than the everyday professional work. Again, we must not disregard the ambivalence of doing homework. It is in the nature of things which we need regularly as well as of persons who need our regular help that they demand recurrent activities of maintenance from us. These daily chores are certainly not restricted to the maintenance of a home, but they acquire a special significance for those who stay at home most of the time and have no professional life outside. Traditionally, it has been the woman or women who take care of the household and the children, both of which require regular and iterative duties, such as tidying, shopping, cleaning, cooking, washing, again and again. Whether the prototypical housewife is going to be replaced or only relieved by a houseman, does not change the regularity and repetitiveness of the basic work one's house or home requires, neither the boredom and distress that may result from the monotony of the regular, nor the pleasure domesticity gives.

Once more, we see that being at home, which (preferably by men) is often contrasted with being at work, is also work. Whatever we enjoy in feeling at home, e.g., sociality, comfort, meals, entertainment, rest, which altogether contribute to our feeling at ease, presupposes work to be done which, in turn, limits the freedom of whoever has to do the work. The home environment, phenomenologically seen, is a model of the dialectic of human situations between *potentiality and constraint*.

We have only touched upon the possible difference between men's and women's perspectives on their common home. The intentional description of the embodied self at home (which is here only exemplified) will reveal other gender-related home activi-

ties which are either conventionally or consensually distributed or a recurrent cause of conflict. (The home, after all, is a primary place of interpersonal conflict, often enough arising over home-related issues).

Then there are little children. Their view of and behaviour toward "their" home (it is theirs in a different sense from their parents') will literally be that of "little ones" as, for example, being too small to reach the door-handle or the bell-push, or skilled enough to climb the balcony railing, etc. We could go on with the aged, the disabled, the sick or even bedridden inhabitants and the specific body-related attitudes and behaviours towards the physical and spatial characteristics of their home-environments which may be facilitative or inhibitory or ambivalent.

I have exemplified intentional description only with respect to the interrelationship between the home as spatial environment and the inhabitant as embodied self. No phenomenological analysis would, however, be complete without an equally careful description of what we have called the sociality and the historicity of a given situation. The importance of these two perspectives on the home situation and their meaning for being at home should be evident if we only indicate the different functions and meanings of home for a single, a newly-married couple, a family, a commune and their relations with landlords and with other inhabitants, tenants, neighbours. It may be due to the social network that is stretching from our home that for many the meaning of being at home transcends the apartment or house they live in and has spread to the neighbourhood.

A similar importance for our understanding of being-at-home must be attributed to the historicity of the place(s) where we are at home, for example, at the house father built, the house of my childhood, the house we build for our children; things around us that were inherited, were given as wedding- or other presents, that serve as memories of good and bad times, of those far-away and dead.

These are some of the distinctive features that would figure in a phenomenological analysis of being at home, an analysis which to my knowledge does not yet exist.

BIBLIOGRAPHY

- BOLLNOW, O.F. (1971), *Mensch und Raum*, 2nd ed. (Kohlhammer, Stuttgart).
- COOPER, C. (1976), *The House as Symbol of the Self*, in: H.M. Proshansky, W.H. Ittelson & L.G. Rivlin (eds.), *Environmental Psychology (2nd ed.)*, 435-448 (Holt, Rinehart & Winston, New York).
- CSIKSZENTMIHALYI, M. & ROCHBERG-HALTON, E. (1981), "The Meaning of Things: Domestic Symbols and the Self" (Cambridge University Press, Cambridge).
- DOVEY, K. (1985), *Home and Homelessness*, in: I. Altman & C.M. Werner (eds.), *Home Environments* (Plenum, New York).
- FESTINGER, L. (1957), "A Theory of Cognitive Dissonance" (Stanford University Press, Stanford).
- GRAUMANN, C.F. (1974), *Psychology and the World of Things*. *Journal of Phenomenological Psychology*, 4, 389-404.
- GRAUMANN, C.F. (1983), *Phenomenology in Psychology*, in: R. Harré & R. Lamb (eds.), *The Encyclopedic Dictionary of Psychology* (Basil Blackwell, Oxford).
- GRAUMANN, C.F. (1987), *Haben und Habenwollen*, in: E.J. Lampe (ed.), *Persönlichkeit, Familie, Eigentum* (Westdeutscher Verlag, Opladen), 274-289.
- GRAUMANN, C.F. (1988), *Phenomenological Analysis and Experimental Methodology in Psychology - The Problem of Their Compatibility*, *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 18, 33-50.
- HEIDEGGER M. (1971), *Building, Dwelling, Thinking*, in: *Thinking, Poetry, Language, Thought* (Haper & Row, New York).
- JAMES, W. (1950), "The Principles of Psychology, Vol. I", (Dover Publications, New York).

- KRUSE, L. (1974), "Räumliche Umwelt" (de Gruyter, Berlin).
- KRUSE, L. (1980), "Privatheit als Problem und Gegenstand der Psychologie" (Huber, Bern).
- LANGVELD, M.J. (1954), L'endroit secret de la vie de l'enfant, *Situation*, I, 124-146.
- LEWIN, K. (1936), "Principles of Topological Psychology" (McGraw-Hill, New York).
- LINSCHOTEN, J. (1953), Nawoord, in : J.H. van den Berg & J. Linschoten (eds.), *Persoon en Wereld. Bijdragen tot de Phaenomenologische Psychologie* (Bijleveld, Utrecht).
- MACLEOD, R.B. (1974), The Phenomenological Approach to Social Psychology, *Psychological Review*, 54, 193-210.
- MERLEAU-PONTY, M. (1945), "Phénoménologie de la Perception" (Gallimard, Paris).
- MERLEAU-PONTY, M. (1951), "Les Sciences de l'Homme et la Phénoménologie" (C.D.U., Paris).
- MERLEAU-PONTY, M. (1967), "The Structure of Behaviour" (A.L. Fischer, trans.) (Beacon Press, Boston).
- NATANSON, M. (1973) (ed.), "Phenomenology and the Social Sciences", 2 vols. (Northwestern University Press, Evanston, Ill.).
- PROSHANSKY, H.M., FABIAN, A.K. & KAMINOFF, R. (1983), Place-Identity: Physical World Socialization of the Self, *Journal of Environmental Psychology*, 3, 57-83.
- SCHÜTZ, A. (1962-66), *Collected Papers*, 3 vols. (Nijhoff, The Hague).
- SCHÜTZ, A. & LUCKMANN, T. (1974), "The Structures of the Life-World" (Heinemann, London).
- SPIEGELBERG, H. (1972), "Phenomenology in Psychology and Psychiatry: A Historical Introduction" (Northwestern University Press, Evanston, Ill.).
- VAN DEN BERG, J.H. (1955), *The Phenomenological Approach to Psychiatry* (Thomas, Springfield, Ill.).

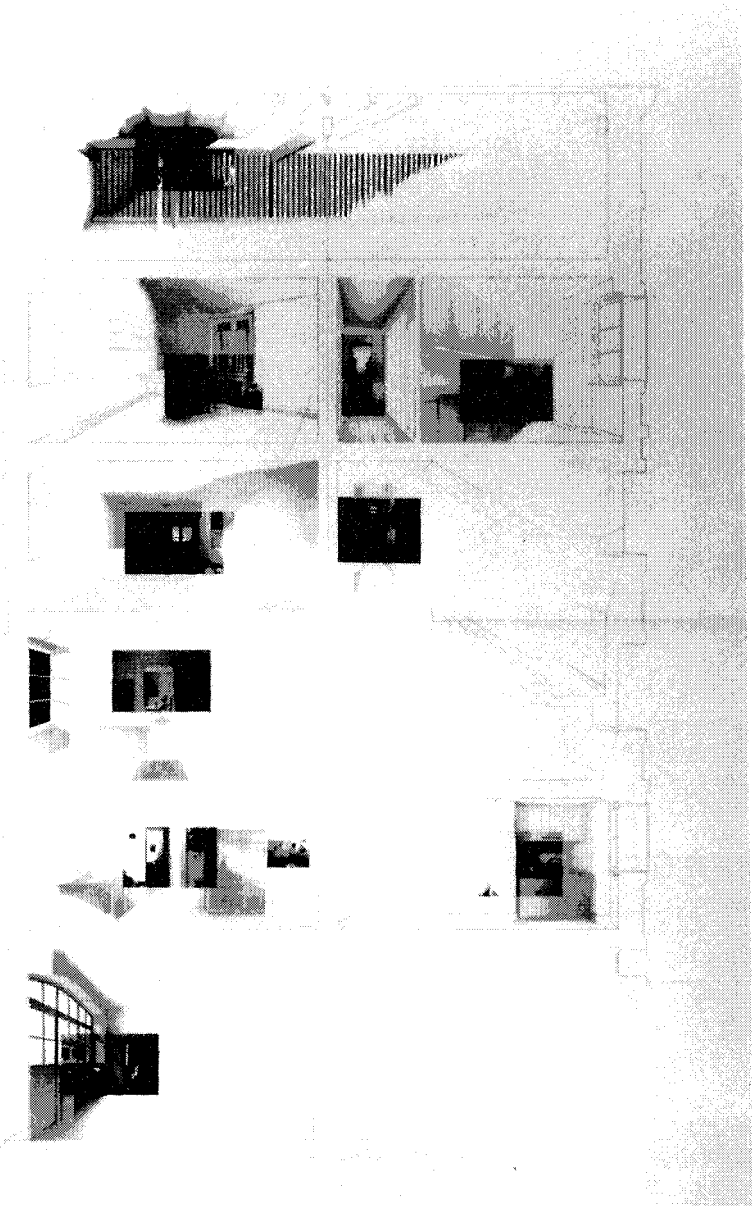


Fig. 5 Maison d'habitation à la rue du Nord, Lausanne: coupe anatomique, 1988. Atelier Barbey/Diener (EPFL): F. Alder, C. Jan, C. Lehrian, E. Monte.
Residential building at rue du Nord, Lausanne: anatomic section, 1988. Workshop Barbey/Diener (EPFL): F. Alder, C. Jan, C. Lehrian, E. Monte.